

Il y a quelques années, lors d'un culte de confirmation à la cathédrale, les catéchumènes, avec l'aide de Laurent, avaient construit un pendule de Newton. Cinq boules suspendues à des fils ; vous projetez une des boules qui est à l'extérieur contre celles qui sont au centre, et alors que les boules qui sont à l'extrémité opposées se déplacent, celle qui est au centre demeure immobile. Cela exprimait ce qu'ils avaient découvert de la foi, à savoir un point fixe dans leur vie. Alors que tout bouge et change autour d'eux, que le monde est instable, Dieu, lui demeure comme un point fixe, représente une stabilité, un repère. C'est aussi, d'une certaine manière, ce qu'ont voulu exprimer les jeunes qui ont confirmé cette année avec la parabole des deux fils ; soulignant, à travers l'image du Père, combien Dieu est un Dieu fidèle, qui reste là à nous attendre avec patience, même si la vie nous entraîne loin de lui. Non pas un Dieu inactif, insensible tel un poteau planté en terre (ou en ciel), mais un Dieu qui demeure en alerte, qui veille et vers lequel on peut toujours aller avec l'assurance qu'il sera là ; qu'il ne sera jamais parti ailleurs.

Cette permanence est une qualité essentielle de Dieu. On peut toujours discuter de la question de l'immutabilité ou non de Dieu, une question théologique passionnante ! c'est-à-dire de savoir si Dieu évolue, change à travers le temps. Je prendrai du reste cette question lors du prochain partage biblique que j'animerai à travers l'histoire de la rencontre entre Jésus et la femme syro-phénicienne. Cette dernière semblait encourager Jésus à changer d'avis, à évoluer.

Indépendamment de cette question de savoir si Dieu est capable de changement, Dieu demeure fidèle. C'est ce que chante si bien le dernier verset du psaume 33 « *Que ta fidélité soit sur nous Seigneur, comme notre espoir est en toi !* ». Sa fidélité est inébranlable. Il est toujours là, jamais absent, dans une permanence absolue. Dieu est tout à la fois totalement dans le temps. Dieu n'est pas un Dieu hors sol ou hors du temps, de notre réalité, loin de nos préoccupations mondaines et donc temporelles ; il ne reste pas dans ses nuages à l'écart de notre monde. Dieu s'implique dans le monde et donc dans notre temps. Mais en même temps, Dieu – dans son essence même – est hors du temps, c'est-à-dire qu'il n'est pas affecté par le temps ; le temps n'a pas de prise sur lui. Dieu à la fois dans le temps et hors du temps.

Et c'est un peu, je crois, ce qui est attendu aussi de nos Eglises, qu'elles témoignent par leur propre fidélité de quelque chose de cette permanence de Dieu. Je m'explique. Il ne s'agit pas pour une communauté comme la nôtre de vivre hors du temps, hors de notre réalité temporelle. Nous devons être les témoins du Christ pour notre monde, c'est-à-dire dans notre temps, attentifs et solidaires aux questions et aux défis de notre monde. Mais en même temps, notre communauté n'est pas là pour suivre les modes ou l'esprit de notre temps. C'est ce que rappelle notre calendrier liturgique

qui se répète immanquablement année après année. Non pas être hors du temps, mais témoigner qu'il y a une autre réalité qui transcende notre temps, qui l'éclaire en lui donnant une profondeur nouvelle. Venir au culte, c'est aussi vivre une expérience qui nous permet de nous élever au-dessus de la vie ordinaire. Nous ne vivons pas le culte comme nous regardons les nouvelles à la TV. Il ne s'agit pas de fuir dans un illusoire ailleurs, ce serait une grande erreur, mais de donner une plus grande profondeur à notre réalité mondaine et temporelle.

Croire, s'engager dans un chemin spirituel, c'est aussi accepter de partir pour une aventure qui n'aura pas de fin ; comme on le disait la semaine dernière : Jésus est le chemin et non pas le but. Croire n'est donc pas l'aventure d'un moment, mais au contraire, elle est appelée à s'inscrire dans la durée et même à transcender les limites humaines du temps. Paul nous le rappelle quand il écrit aux Corinthiens : « *Si nous avons mis notre espérance en Christ pour cette vie seulement, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes* » (1 Co 15.19)

L'Eglise doit donc être elle aussi tout à la fois dans le temps et hors du temps, car elle témoigne précisément de ce Dieu qui dépasse le temps « *La Parole du Seigneur demeure éternellement* » (1 Pierre 1, 25) au-delà de toutes les vicissitudes du temps présent, lit-on dans la première épître de Pierre.

C'est ainsi que notre Eglise ne doit cesser d'évoluer. On ne peut être Eglise aujourd'hui comme on le fut hier et on ne peut utiliser par exemple le même vocabulaire pour notre prière qu'il y a cinquante ans. Mais en même temps, nous lisons les mêmes textes, nous prions de la même manière, nous avons la même espérance. Une Eglise qui tout en évoluant doit demeurer fidèle. C'est là un grand défi. J'aimerais illustrer cela par deux exemples. Notre Eglise est souvent un désaccord à propos de nos temples avec la fameuse CMNS (Commission des monuments et de sites), car celle-ci exige que nous maintenions absolument nos temples en l'état (par exemple en exigeant qu'on maintienne les bancs dans certains temples). Mais dans quel état ? dans celui de 1907 au moment où la gestion des temples a été confiée à l'Eglise ? Mais la pratique cultuelle a depuis lors évolué et si nous voulons être fidèles à la vocation même de ces lieux, (c'est-à-dire des lieux où l'on peut témoigner joyeusement de la Parole de Dieu) nous devons accepter qu'ils évoluent pour répondre aux besoins de notre temps. Être fidèle, ce n'est pas rester figé dans le temps. A l'inverse, si nous pensions que pour être « dans le temps » il faudrait rompre avec notre tradition, changer totalement notre manière de célébrer, je pense que nous ne serions plus fidèles à notre héritage. C'est à cela que Paul nous encourage dans sa deuxième lettre à Timothée quand il écrit : « *prends pour normes les saines paroles (...). Garde le bon dépôt par l'Esprit Saint qui habite en nous* » (2Tim 1.13-14). Nous sommes appelés à être les témoins modernes, contemporains de notre siècle, de cette Parole qui traverse les siècles. Être fidèles à l'héritage reçu.

Je discutais de cela il n'y a pas longtemps avec une amie moniale qui témoignait de discussions au sein de sa communauté entre celles qui voulaient demeurer absolument fidèles à la règle de leur ordre et celles qui voulaient la faire évoluer pour être plus en phase avec les aspirations de notre siècle et donc des plus jeunes d'entre elles. Pas simple. Mais c'est aussi la question qui anime notre propre Eglise. Tout est question d'équilibre ; mais une chose est sûre : pour « demeurer » pour être fidèle il ne faut pas être arrêté.

La notion de « demeurer » en théologie est un concept essentiel. Mais il est à l'opposé de l'idée d'arrêt. Demeurer, c'est tout le contraire de rester figé. C'est un concept dynamique. Il y a quelque chose de l'ordre d'une action, d'un mouvement (on en revient à ce qu'on a dit la semaine dernière avec le verbe « cheminer » : on ne peut vivre une dé-marche spirituelle en restant figé.) C'est le paradoxe du verbe « demeurer » en théologie qui est un concept actif.

« Demeurer » fait partie de la mission que nous avons reçue. Si nous ne sommes pas fidèles à cette mission, si nous pensons par exemple qu'en diluant le message de l'Evangile nous le rendrions plus compatible, plus audible à notre temps, nous risquerions de perdre ce lien, cet attachement qui nous lie au Christ.

Et s'il y a un texte où la notion de « demeurer » est bien présente, c'est le texte de Jean 15 que nous avons relu. Le verbe « demeurer » intervient neuf fois entre le verset quatre et le verset sept ! Ce n'est pas un hasard ou une faute de style. C'est le thème central de la théologie johannique, qui reste essentiel pour nous aujourd'hui : comment ma vie, qui risque de partir dans toutes les directions, qui est soumise à tant d'influences diverses, peut restée attachée au Christ, enracinée dans l'Evangile ?

Ce texte de Jean qui peut paraître assez dur, à certains égards, quand il dit « *en dehors de moi vous ne pouvez rien faire* », ne remet pas en cause l'universalité de l'amour de Dieu en faisant de Dieu un Dieu qui n'aurait d'yeux que pour ses rares élus. Regardons bien le verset quatre qui dit « *demeurez en moi, comme je demeure en vous* ». Demeurez est à l'impératif, c'est une injonction, une demande ; alors que « *comme je demeure en vous* » est une constatation, une affirmation ! Autrement dit : quoiqu'il arrive, indépendamment de nos actions ou du fruit que nous portons (de notre capacité à répondre à cette injonction de demeurer auprès de Dieu), Dieu, lui, demeure à nos côtés, qu'on le veuille ou non, qu'on le remarque ou non, qu'on y croie ou non ! Et tout d'un coup ce texte devient extrêmement ouvert et généreux. Il n'est plus enfermant, mais au contraire ouvre des horizons !

Voilà la promesse que le Christ nous offre : il demeure à nos côtés quoiqu'il arrive ; mais alors se pose une autre question : comment faire de cette présence non pas un carcan, un poids encombrant,

mais un soutien ? La foi, et c'est - je crois - ce qu'on a la joie de découvrir à travers l'Evangile, ne doit jamais être comprise comme quelque chose qui risquerait de limiter notre liberté. Dieu nous veut libres, au risque même de nous laisser souvent nous égarer. Il ne pilote pas notre vie à notre place. Mais en même temps la foi, notre foi, pour pouvoir porter du fruit ne peut pas reposer que sur elle-même ou sur notre seule personne ou aptitudes. Comme un sarment loin du cep ne peut recevoir la sève qui seule peut l'amener à porter du fruit, de même notre foi ne peut pas voler de ses propres ailes mais doit rester attachée à ce qui la nourrit.

On peut aisément constater aujourd'hui que ce qui a servi pendant très longtemps de lien social, d'attachement s'est fragilisé. Les liens familiaux, l'attachement à la culture, à un parti politique, à l'Eglise. Ce n'est pas forcément un mal, mais cela change la donne et fragilise notre enracinement.

Il ne s'agit pas alors de faire de Dieu un Dieu omnipotent et jaloux et qui voudrait nous garder attachés à lui de manière exclusive, mais de réfléchir au besoin que nous avons d'avoir un port d'attache ; ce lieu où nous savons que nous appartenons.

Aujourd'hui plus que jamais le risque est grand que nous soyons ballotés par tous les vents du monde, manipulés, désinformés. Paul, au 1^{er} siècle déjà, mettait ses contemporains en garde sur la nécessité de savoir à quoi nous voulons nous rattacher quand il écrit ces mots aux Ephésiens : *« Ainsi nous ne serons plus des enfants, ballottés, menés à la dérive à tout vent de doctrine, joués par les hommes et leur astuce à fourvoyer dans l'erreur. »* (Ep 4.14) Il ne s'agit pas de restreindre son ouverture d'esprit, loin de moi cette idée ; nous devons garder un esprit ouvert, curieux, prêt à se laisser surprendre et non pas toujours brossés dans le sens du poil, comme le font les réseaux sociaux et leurs algorithmes, mais d'oser l'ouverture d'esprit parce que nous nous savons rattachés à quelque chose qui nous tient.

Etre attachés au Christ, demeurer fidèles, ce n'est pas être comme un chien qui est attaché à sa niche par la laisse, frustré de ne pas pouvoir vagabonder à sa guise. Jamais, la foi ne réduit notre horizon et notre liberté, c'est tout le contraire ! Nous sommes libres ! Etre attachés au Christ, c'est recevoir l'assurance que partout où nous allons, le Seigneur demeure avec nous. Etre attachés au Christ, comme le sarment au cep, loin d'être vécu comme une limitation, est à comprendre comme une libération. Parce que je suis centré sur l'essentiel, attaché au Christ, nourri à la sève de son Esprit, alors je peux prendre des risques, prendre le risque d'aller à la rencontre de l'autre, prendre le risque de vivre, de me perdre et d'aimer tout simplement. Amen

Emmanuel Fuchs, pasteur

Paroisse protestante Rive Gauche /Genève